CONDITIONS SANITAIRES
DES ARMÉES
PENDANT
LES GRANDES GUERRES CONTEMPORAINES

ROYAL COLLEGE OF SURGEONS ENGLAND

CONDITIONS SANITAIRES

DES ARMÉES

PENDANT

LES GRANDES GUERRES CONTEMPORAINES

PAR

LE DOCTEUR DE VALCOURT

ROYAL COLLEGE OF SURGEONS ENGLAND

1865

PARIS

LIBRAIRIE GERMER-BAILLIÈRE
17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

LIBRAIRIE CH. MEYRUEIS
174, RUE DE RIVOLI

CONDITIONS SANITAIRES

DES ARMÉES

PENDANT

LES GRANDES GUERRES CONTEMPORAINES

Il est plusieurs manières d'envisager les conséquences de la guerre et les sacrifices qu'elle impose. On est habitué à suivre avec attention le plan de campagne des généraux et les rencontres des armées ennemies; on s'informe après chaque bataille du nombre des blessés et des morts, et les pertes occasionnées par la guerre sont évaluées d'après cette donnée. Mais il est une partie du tableau qui reste habituellement dans l'ombre malgré son extrême importance, je veux parler des conditions sanitaires des armées et principalement des maladies qui moissonnent tant de soldats. On oublie trop facilement que ceux qui succombent sous le feu de l'ennemi sont bien moins nombreux que ceux que les maladies font périr dans les hôpitaux. Les affections épidémiques sont donc plus à redouter pour une vaillante armée que les coups de l'ennemi; elles font des milliers de victimes, et cependant elles seraient le plus souvent faciles à vaincre, ou du moins à modérer, si de sages mesures étaient adoptées. Envisagée à ce point de vue, l'étude des grandes guerres qui ont signalé ces dernières années, est fort intéressante.

Telle est l'impression qu'on éprouve après la lecture de plusieurs ouvrages qui viennent d'être publiés sur cette matière, et dont les trois principaux sont les suivants : *Rapport au conseil des armées sur les résultats du service médico-chirurgical pen-*

dant la campagne d'Orient, par le Dr Chenu[1]; *Un Souvenir de Solferino*, par H. Dunant[2], et *la Commission sanitaire des Etats-Unis*, par le Dr Evans[3]. Mon intention est d'insister principalement sur les faits relatés dans ce dernier ouvrage, parce qu'ils établissent la supériorité d'un peuple libre et les magnifiques résultats que la charité peut obtenir.

L'expédition de Crimée, celle d'Italie, et la lutte fratricide des Etats-Unis, c'est-à-dire les trois grandes guerres contemporaines, diffèrent en tous points. En Crimée, les armées restèrent deux années en présence et presque constamment sur les mêmes lieux. L'éloignement de la mère patrie, la rigueur du climat, de redoutables épidémies compliquèrent considérablement la position des armées alliées. La campagne d'Italie dura peu, mais elle fut marquée par deux grandes batailles, dont la dernière surtout fut terrible. Enfin les armées américaines, composées presque uniquement de volontaires, durent opérer sur une vaste étendue de pays et livrer un très grand nombre de combats.

I.

Le livre de M. Chenu est une œuvre capitale; il a dû établir ou fait établir onze cent cinquante mille feuilles individuelles de renseignements pour former une statistique qui repose sur quatre cent mille entrées aux ambulances ou hôpitaux, l'effectif de l'armée n'ayant pas dépassé pendant la campagne le chiffre moyen de 150,000 hommes envoyés de France ou d'Algérie. La partie la plus intéressante de l'ouvrage de M. Chenu est un résumé des faits principaux de la campagne, qui permet de reconnaître les causes nombreuses des maladies du soldat, d'apprécier l'importance de ces causes, de suivre pas à pas les diverses phases des épidémies, de se rendre compte de la proportion des malades et de celle des tués et des blessés par rapport à l'effectif.

La flotte française arriva dans la mer Noire en avril 1854, et les dernières troupes quittèrent la Crimée en juillet 1856; dans cet espace de temps, sur un effectif total de 309,267 hommes, il y en eut 225,000 qui séjournèrent plus ou moins longtemps dans les hôpitaux comme malades ou blessés; sur ce nombre, 95,000 succombèrent. En septembre 1854, nous avions déjà 18,000 hommes dans les hôpitaux, sur un effectif de 58,000, et cela avant d'avoir échangé un seul coup de fusil avec l'ennemi.

[1] V. Masson. 1865. [2] L. Hachette. 3e édition. 1863. [3] Dentu. 1865.

Ce triste résultat doit être attribué à deux causes principales : 1° la faiblesse physique d'un grand nombre de soldats, et 2° l'invasion du choléra. Les conseils de révision ne sont pas assez difficiles sur le choix des jeunes conscrits. « Je ne crois pas être au-dessous de la vérité, dit le Dr Chenu, en affirmant que sur un contingent de 100,000 hommes un dixième au moins est dans un tel état de constitution insuffisante, que le soldat fait dans de telles conditions est laissé à la chance de résister ou de ne pas résister aux exigences de la vie militaire. Tous ces jeunes gens trop faibles sont non-seulement perdus pour l'armée, après avoir occasionné des dépenses énormes, mais ils sont perdus pour le pays et pour la famille, puisqu'ils viennent pour la plupart mourir dans nos hôpitaux qu'ils encombrent dès la première ou la seconde étape..... Il serait à désirer que les membres des conseils de révision fussent matériellement responsables des non-valeurs qu'ils envoient sous les drapeaux, ou qu'ils fissent l'essai d'une étape, tambour battant, le sac sur le dos, avec armes, bagages, munitions et vivres pour cinq ou six jours. Après cette épreuve, ils comprendraient la mesure de forces que doit avoir un soldat. Le pays, le trésor et l'armée y gagneraient considérablement. »

Le choléra fut importé à Gallipoli au mois de juin 1854, par un steamer venant de Marseille où ce terrible fléau régnait alors. L'épidémie se propagea d'abord lentement; il n'y eut que huit cholériques en juin à Gallipoli et à Varna, mais bientôt la température s'éleva beaucoup, l'armée s'engagea dans les marais de la Dobrudscha et l'invasion du mal devint terrible.

Voici comment un témoin oculaire rend compte de la situation :

« Le lac qui entoure Varna et les marais qui l'avoisinent répandent déjà leurs miasmes fiévreux. Il fait une chaleur tropicale; l'eau se dessèche, les fontaines se tarissent, les rares ruisseaux sont à sec. L'état sanitaire est encore généralement bon, mais déjà des maladies subites, des vomissements disent que le moment approche où la plus terrible des luttes, la lutte sans gloire va commencer.

« Le départ par la Dobrudscha semble avoir donné le signal à l'épidémie. Le général Jusuf avait résolu de tomber à l'improviste, par une marche de nuit, sur le gros des troupes réuni aux alentours de Baba-Dayn; mais au moment où, à six heures du soir, l'ordre du départ fut donné, 500 hommes restèrent étendus sur le sol et ne purent se relever.

« Le choléra s'était abattu comme la foudre sur la colonne expéditionnaire. A huit heures, il y avait 150 morts et 350 agonisants; c'était un affreux spectacle, bien propre à briser les

cœurs les plus affermis. Il ne s'agissait plus de combattre, de chercher un ennemi sans cesse disparaissant devant soi, mais bien d'échapper à un fléau destructeur.

« La colonne du général Espinasse, qui s'était avancée jusqu'à Kargalick, avait été frappée comme celle du général Jusuf; morts et mourants étaient entassés sous les tentes. L'ennemi n'avait pas paru et cependant des cadavres jonchaient le sol de tous côtés; les fosses se creusaient; les terres remuées répandaient à l'infini des émanations pestilentielles; souvent les bras qui creusaient le sol s'arrêtaient avant d'avoir fini leur œuvre et celui qui tenait la pioche tombait pour ne plus se relever, sur le bord de la fosse entr'ouverte. Ceux qui vivaient encore étaient chargés sur des chevaux ou portés à bras par les soldats; les attelages de l'artillerie étaient encombrés de malades. Cette nuit fatale fut la nuit du 29 juillet. Le lendemain les deux colonnes se rencontrèrent et la première division vit défiler le triste cortége du général Jusuf qui regagnait Kustandjé avec ses troupes emportant ses malades sur les chevaux de ses cavaliers; affreux et triste spectacle ! »

Les spahis d'Orient, les Bachi-Bouzoucks faisaient partie de cette colonne expéditionnaire; à la suite de cette terrible journée leur effectif se trouva réduit de moitié ! Le nombre total des cholériques pendant le mois de juillet fut de 8,239 sur lesquels on compta 5,030 morts.

Quelques jours plus tard, le fléau sévit aussi avec une extrême violence sur la flotte; dans les premiers jours du mois d'août elle perdit 757 hommes sur 1,485 cholériques. A partir de cette époque, l'épidémie suivit une progression décroissante; elle avait presque disparu lorsque les armées en vinrent aux mains pour la première fois; c'était le 20 septembre 1854. La bataille de l'Alma, commencée à midi, se termina à quatre heures. Les Russes vaincus battirent en retraite vers Sébastopol. Les Français avaient mis en ligne 30,000 hommes, les Anglais 21,000 les Turcs 7,000, les Russes 60,000. La perte des Français ne fut que de 141 hommes tués; nos alliés ayant supporté plus longtemps, en colonnes serrées, le feu de l'artillerie ennemie, laissèrent 348 morts et les Russes 1,800. Le nombre total des blessés s'éleva à 5,000 hommes. La bataille ne fut donc pas des plus meurtrières, et le nombre des chirurgiens se trouva à peu près suffisant pour donner aux blessés les soins que réclamait leur état.

M. Perier, médecin principal, fit des observations très curieuses sur l'attitude des morts : « Comme je parcourais, dit-il, le champ de bataille de l'Alma le surlendemain de l'action, mon

étonnement fut grand en apercevant çà et là bon nombre de cadavres russes qui conservaient des attitudes et une expression de figure offrant encore l'image de la vie. Quelques-uns paraissaient se tordre dans les angoisses de la douleur et du désespoir, mais la plupart avait l'air empreint de calme et de pieuse résignation. Quelques autres semblaient avoir la parole sur les lèvres et sourire au ciel avec une béatitude exaltée. L'un de ceux-ci, surtout, attira toute mon attention, et je ne pouvais me lasser de le faire remarquer aux personnes qui m'accompagnaient : il était couché un peu sur le côté, les genoux fléchis, les mains levées et jointes, la tête renversée en arrière et l'on eût dit qu'il murmurait une prière. »

Le siége de Sébastopol commença dans les premiers jours d'octobre, c'est-à-dire aux approches de l'hiver ; on sait tout ce que les armées eurent à souffrir. Le nombre d'hommes à fournir chaque jour pour le débarquement des vivres et du matériel, pour l'approvisionnement des batteries, pour les travaux du siége et pour les gardes des tranchées devint bientôt si considérable que le soldat n'avait même pas une nuit de repos sur deux. Au commencement du mois, nos travailleurs étaient relevés toutes les trois heures de jour ou de nuit, puis toutes les six heures et enfin, à partir du 21, toutes les huit heures seulement ; et cependant le service des tranchées et des batteries exigeait une veille continuelle, et une immobilité absolue pour ne pas être exposé au feu de l'ennemi. Ce service, pendant les nuits froides, alors que les tranchées étaient remplies d'eau ou de neige, et que le thermomètre marquait plusieurs degrés au-dessous de zéro, amenait de nombreux cas de maladie ou de congélation. A toutes ces causes morbifiques, il faut ajouter une alimentation insuffisante par la quantité et surtout par la qualité ; aussi le choléra et le scorbut ne tardèrent-t-ils pas à venir s'ajouter à tant de misères. « Les causes de l'invasion scorbutique, écrivait le médecin en chef de l'armée française, sont, comme toujours, l'absence absolue de végétaux frais, l'usage prolongé de vivres de campagne et surtout l'usage de la viande salée. »

Dans la flotte, la maladie exerça d'abord de grands ravages, puis diminua considérablement : le docteur Marroin nous en fournit l'explication : « Le scorbut, en progression décroissante dans l'escadre, suit une marche rapidement ascendante dans l'armée de terre, surtout dans les régiments arrivés en Crimée depuis le commencement de la guerre. Il faut faire remarquer pour expliquer cette différence que, grâce à ses moyens de transports et aux voyages fréquents d'un ou de plusieurs bâtiments de la flotte, de Kamiesch à Constantinople, on était arrivé dans

l'escadre à donner trois ou quatre fois par semaine des repas de viande, de légumes et de fruits frais. »

Malheureusement il n'en était pas de même pour l'armée de terre.

Nous ne parlerons pas de la bataille d'Inkermann; elle fut plus sanglante que celle de l'Alma; néanmoins les malades et les fiévreux ne cessèrent pas d'être beaucoup plus nombreux que les blessés, car la saison devenait de plus en plus rigoureuse. L'armée anglaise souffrit cruellement; les communications avec Balaklava étant devenues presque impossibles à cause de l'état du sol, tout lui manquait à la fois, vivres, munitions, moyens de transport; il y avait autant de malades que de combattants.

Au mois de janvier, l'intensité du froid augmenta encore; plus de 2,000 Français entrèrent dans les hôpitaux par suite de congélation. Pendant les mois suivants il y eut peu de variation dans le nombre des scorbutiques et des cholériques; celui des blessés augmenta par suite d'attaques plus fréquentes de la part des Russes et de la proximité des armées ennemies, car les alliés s'étaient peu à peu rapprochés de la place à l'aide de tranchées et de travaux souterrains.

Le séjour prolongé d'une armée nombreuse sur un terrain proportionnellement peu étendu, les dépôts considérables de matières animales et les détritus de toutes sortes ne tardèrent pas à infecter le sol et à produire les effets les plus déplorables, surtout lorsque, à la fin de l'hiver, la température devint plus élevée; le typhus apparut alors et vint se joindre au cortége des autres épidémies qui décimaient les troupes. Les précautions possibles furent prises afin d'assainir le camp; le général en chef donna l'ordre de déplacer les tentes le plus souvent possible et de les établir sur un sol nouveau; tous les jours on brûlait ou on enterrait les détritus à une certaine distance des tentes et sous le vent. Mais il y avait tant de causes d'infection que l'atmosphère en était profondément viciée; c'est ainsi que de nombreuses fosses, à peine couvertes et renfermant des cadavres, existaient sur le sol même occupé par les troupes et répandaient des émanations délétères.

A la suite de la prise de la tour Malakoff, en septembre 1855, il y eut en traitement dans nos ambulances 10,520 malades ou blessés, et, pour les soigner, 80 médecins seulement, dont plusieurs, succombant à la fatigue, furent enlevés soit par le choléra, soit par le typhus. On manquait aussi de bâtiments pour transporter les malades aux hôpitaux de Constantinople, en sorte que l'encombrement des ambulances détermina le développement de la pourriture d'hôpital. Après la prise de Sébastopol, les trou-

pes eurent un peu de repos et un temps magnifique, la santé générale fut momentanément meilleure, mais l'hiver ne tarda pas à reparaître plus rigoureux encore que le précédent. Dès le 8 décembre, le thermomètre descendit jusqu'à 14 degrés au-dessous de zéro; il en résulta 1,500 cas de congélation. Les soldats étaient d'autant plus disposés à subir les funestes influences du froid qu'ils étaient presque tous plus ou moins scorbutiques. « Le scorbut, écrivait le médecin en chef, ne laissera plus, si cela continue, un seul des anciens soldats du 2e corps. Le nombre des scorbutiques est énorme. Il est temps que l'hiver finisse et que les difficultés de tout genre qui en résultent cessent avec lui. Tout le monde fait des efforts surhumains pour améliorer la situation, et le résultat est presque nul, quoi qu'on fasse; l'alimentation est toujours plus que médiocre; on ne peut, au milieu de la boue, de la neige et de la glace, changer les campements qui s'infectent. Nos médecins d'ambulance et des régiments n'ont pas un instant de repos, ils succombent à la peine, et leurs forces épuisées trahissent leur courage; chaque jour j'en perds un ou deux pour le service. » Dans ce même mois de janvier, le nombre des blessés par l'ennemi fut de 14 seulement, tandis que celui des malades était de 13,410, dont 4,000 scorbutiques et 1,500 typhiques. Le rapport du médecin en chef pour le mois de février révèle une situation encore plus lamentable; les ambulances renfermaient 5,400 typhiques; en neuf jours 10 médecins étaient morts du typhus, et, peu après, 29 de leurs collègues eurent le même sort. Malgré ce lourd tribut payé à l'épidémie, le corps médical continuait à remplir son devoir avec un héroïsme et un mépris de la mort qui faisait l'admiration de l'armée; telle était la situation, lorsqu'au mois d'avril parut un ordre général pour annoncer la paix. Nos dernières troupes quittèrent la Crimée le 6 juillet 1856.

Nous avons vu quel était l'état sanitaire des troupes en Crimée, il nous reste à suivre les malades dans les hôpitaux. En Crimée, ils étaient reçus dans des ambulances pour être ensuite évacués sur Constantinople, Varna, Gallipoli et les autres villes où on avait établi des hôpitaux, puis, quand leur état le permettait, on les renvoyait soit à leur régiment s'ils étaient assez vigoureux, soit en France lorsque leur constitution était profondément altérée ou leur guérison incomplète.

Le transport des blessés et des malades était effectué sur des navires de guerre ou de commerce qui n'étaient pas disposés dans ce but; aussi leurs installations étaient-elles complétement insuffisantes.

Voici comment le médecin en chef de la flotte rend compte

de ce service : « Je ne puis passer sous silence les difficultés déplorables que rencontraient les chirurgiens de la marine en accompagnant les blesssés et les fiévreux de l'armée évacués sur Constantinople. La distribution des boissons et des vivres s'opérait sans aucune régularité... La guerre apparaissait dans toute son horreur ; des hommes épuisés par la maladie, à peine protégés par quelques lambeaux de couverture, arrivaient à la plage pour être embarqués.

« Qu'il me soit permis de signaler dans quelles conditions s'accomplirent plus d'une fois ces évacuations :

« Le vaisseau *le Jean-Bart reçut en février* 1855, 720 *militaires.* 300 avaient les extrémités inférieures congelées à divers degrés ; 200 étaient minés par des dyssenteries graves, la plupart compliquées de symptômes cholériformes ; 100 environ se trouvaient à l'une des périodes de la fièvre typhoïde ou du typhus ; les autres capables de marcher présentaient des bronchites, des fièvres intermittentes ou du scorbut ; grâce à la rapidité de sa marche le *Jean-Bart*, malgré le mauvais temps, fit une courte traversée ; la batterie basse avait été affectée aux maladies les plus graves, mais avec le mauvais état de la mer, on dut en maintenir les sabords exactement fermés ; ceux qui ont partagé les fatigues de cette campagne peuvent seuls se faire une idée du degré d'infection qui en fut la conséquence ; la ventilation était impossible, le nettoyage de la batterie ne pouvait se faire : comment en effet déplacer cette masse de malades serrés les uns contre les autres et dont la prostration était augmentée par le mal de mer. Sans doute les soins de propreté, les fumigations chlorurées, luttèrent avec constance contre cette cause sans cesse renouvelée d'empoisonnement miasmatique, mais ai-je besoin d'ajouter que ce fut sans résultat efficace? »

Un grand nombre d'hommes succombaient soit pendant la traversée, soit même dans le transport pour l'embarquement ou le débarquement. A l'encombrement des navires succédait l'encombrement des hôpitaux. Souvent les blessés n'avaient pas été pansés une seule fois depuis le départ de Kamiesch, car les chirurgiens qui accompagnaient les transports par navires de commerce, n'étant pas pour la plupart habitués à la mer, étaient bientôt malades eux-mêmes et par conséquent incapables de remplir leur mission.

Les hôpitaux purent naturellement recevoir une organisation plus complète que les ambulances ; ils laissèrent néanmoins beaucoup à désirer. Recevant sans cesse de nouveaux convois de blessés, de fiévreux, de scorbutiques et de typhiques, l'air y était vicié et insuffisamment renouvelé ; les émanations de tant

de malades accumulés deviennent facilement contagieuses ; le typhus y régnait. En février 1856, M. Baudens constata dans son inspection médicale, qu'il se déclarait en moyenne 150 cas de typhus par jour dans les hôpitaux de Constantinople parmi les hommes atteints d'autres maladies. Pendant quelques jours, la proportion devint considérablement plus élevée ; elle s'éleva à 257 par 24 heures.

La contagion diminua ensuite grâce à moins d'encombrement, à une ventilation des baraques plus complète et à une alimentation meilleure.

Les sœurs de charité rendirent d'immenses services. Jamais on ne comprit mieux l'utilité de ces saintes femmes et leur dévouement dans les soins à donner aux blessés ; elles se montrèrent héroïques de courage et d'abnégation ; trente et une d'entre elles périrent près des malades émus et reconnaissants à qui elles prodiguaient, sans témoigner ni dégoût ni inquiétude pour elles-mêmes, des soins d'une délicatesse incomparable. M. Baudens rapporte que la première qu'emporta le fléau, la sœur Walpon, disait en expirant : « La seule grâce que je demande c'est d'être enterrée avec les soldats, ils s'ennuieraient sans moi. »

Ces femmes dévouées eurent de dignes émules dans les armées russes et anglaises. C'est ainsi que la grande-duchesse Hélène Paulowna, accompagnée de trois cents dames se rendit de Saint-Pétersbourg en Crimée, et se dévoua avec elles aux malades des hôpitaux de Sébastopol et de Simphéropol.

La célèbre miss Florence Nightingale, de son côté, ayant reçu un appel pressant de M. Sidney Herbert, secrétaire d'Etat au département de la guerre, se transporta en Crimée accompagnée de trente-sept dames anglaises, qui furent bientôt suivies par d'autres. L'impulsion active et intelligente qu'imprima cette femme remarquable à l'organisation des ambulances et des hôpitaux anglais fut si heureuse, que la mortalité diminua presque aussitôt très sensiblement ; elle avait été épouvantable, au commencement de la campagne. Par exemple, en janvier 1855, les Anglais subirent de telles pertes, que si la mortalité avait continué dans les mêmes proportions, il eût fallu renouveler l'armée tous les trois cents jours.

Au début de la guerre, les malades anglais étaient moins bien traités que les nôtres, mais plus tard le service hospitalier reçut de grands perfectionnements ; leurs ambulances en Crimée étaient remarquablement propres. Les navires furent aménagés avec grands soins pour le transport des malades. Dans le port de Balaclava, M. Baudens visita une frégate-hôpital à vapeur anglaise, installée comme une grande salle de malades et conte-

nant 300 lits. Le confortable était poussé si loin qu'on avait à bord trois ou quatre vaches laitières.

Des prescriptions hygiéniques fort sages jointes à une alimentation choisie eurent un tel succès dans les hôpitaux anglais que le typhus n'y reparut plus depuis 1855. Toutes ces améliorations furent dues au dévouement des médecins et des dames infirmières. Miss Nightingale avait pu donner une grande extension à son œuvre de dévouement, grâce aux dons volontaires recueillis en Angleterre, en sorte qu'elle put faire des approvisionnements et introduire dans tous les établissements qu'elle visitait, un certain degré de confort qui se traduisit par une amélioration dans l'état des malades. Il n'en fut malheureusement pas de même pour les dons volontaires recueillis en France; au lieu d'être distribués par les soins d'un comité spécial et indépendant, ils furent remis à l'administration, confondus et englobés dans les fournitures gouvernementales. Ce résultat fut doublement fâcheux : les malades furent privés des secours supplémentaires qui pouvaient leur être si utiles, et les donateurs, ne connaissant pas l'emploi de leur argent, se découragèrent et cessèrent de venir en aide à notre vaillante armée.

Au milieu des difficultés de toute espèce engendrées par une guerre si longue à huit cents lieues de la mère patrie, l'administration fit tout ce qu'il lui était possible de faire. Fournir à peu près le nécessaire à une armée de 150,000 hommes si éloignée du lieu de production était une bien lourde tâche. Nos soldats accomplirent des prodiges d'héroïsme et de courage; nos médecins poussèrent le dévouement et l'abnégation tellement loin que, se refusant tout repos, la contagion fit d'affreux ravages parmi eux; le personnel de santé des ambulances et des hôpitaux perdit le quart de son effectif. — Ce qui manqua à notre armée, ce fut un corps de volontaires capables et instruits, qui, grâce aux dons nationaux, pût distribuer largement des secours, lorsque les efforts de l'administration et du corps médical se trouvaient insuffisants; subvenir, en un mot, aux dépenses imprévues et donner à nos malades ce confort que le gouvernement n'était pas à même de leur accorder.

II.

La campagne d'Italie fut aussi rapide que celle de Crimée avait été longue.

L'empereur débarqua à Gênes le 12 mai 1859 et prit le commandement de l'armée. Celle-ci venait à peine d'être réunie sur

le sol italien ; elle était pleine d'ardeur et ne demandait qu'à marcher en avant ; fière d'être commandée par l'empereur lui-même, acclamée par une population amie, son état sanitaire était excellent. Elle ne resta pas longtemps dans l'inaction, car un premier combat eut lieu à Montebello le 20 mai ; la victoire des Français inaugura glorieusement la campagne et augmenta la confiance des soldats. Les armées ennemies étaient trop rapprochées l'une de l'autre pour qu'une bataille ne fût pas imminente ; aussi après les combats de Palestro (30 et 31 mai) et de Turbigo (2 juin) eut lieu la bataille de Magenta. — La victoire des Français fut complète, mais chèrement achetée ; les grenadiers de la garde, au milieu desquels était l'empereur, soutinrent seuls pendant quatre heures le choc de toute l'armée ennemie et, malgré leur extrême infériorité numérique, demeurèrent inébranlables jusqu'au moment où le corps d'armée du général Mac-Mahon vint prendre part à l'action. Les Autrichiens durent abandonner le champ de bataille en laissant 7,000 prisonniers ; ils eurent environ 20,000 hommes hors de combat ; les Français comptèrent 4,000 tués ou blessés. Trois jours après cette victoire, l'empereur faisait son entrée dans Milan, puis après avoir laissé prendre un peu de repos aux troupes, il suivit les Autrichiens dans leur mouvement de retraite. Ceux-ci, prenant tout à coup l'offensive, repassèrent le Mincio et vinrent se masser devant Solferino ; c'était le 24 juin ; la bataille fut terrible ; on compta en tués et blessés, dans les armées autrichienne, française et sarde 3 feld-maréchaux, 9 généraux, 1,560 officiers et environ 40,000 soldats ou sous-officiers ; un tel carnage rappelait les plus sanglantes batailles du commencement du siècle. Le lendemain l'armée française commença le passage du Mincio ; elle allait pénétrer dans le fameux quadrilatère, lorsque la paix de Villafranca vint interrompre le cours de ses succès et mettre fin à cette glorieuse campagne.

Ce rapide aperçu était nécessaire pour introduire le sujet qui nous occupe, savoir : Quelles étaient les conditions sanitaires de notre armée ?

Composée de troupes venant de France et d'Algérie, elle comptait fort peu de malades dans son sein, au moment où elle foula le sol italien.

Les transports par chemins de fer et par bateaux à vapeur avaient été effectués dans une saison favorable, et le trajet n'était pas assez grand pour que l'encombrement dans les wagons ou sur le pont des navires pût avoir de graves inconvénients.

Le premier soin de l'intendance et du corps médical fut d'organiser des hôpitaux suffisants pour contenir tous les malades et

les blessés que la guerre allait bientôt leur envoyer. Le grand nombre d'édifices hospitaliers et religieux que possède le Piémont rendait cette tâche comparativement facile, principalement à Gênes, à Alexandrie et plus tard à Milan; sans parler de villes moins importantes comme Asti, Côme, Crémone, Lodi et bien d'autres où le service médical fut établi à mesure que les armées s'avançaient du côté de la Lombardie et que par suite des combats le nombre des blessés augmentait.

Sur un effectif de 200,000 hommes, il y eut, d'après le Dr Cazalas, 126,000 malades ou blessés qui ont fourni 4,698 décès, les militaires tués sur le champ de bataille n'étant pas compris dans ce chiffre de 4,698. Sur les 125,950 malades, on a compté, d'après la statistique officielle, 13,474 blessés français, savoir : 504 à Montebello, 233 à Palestro, 25 à Turbigo, 3,223 à Magenta, 180 à Ponte-Vecchio, 734 à Melegnano et 8,530 à Solferino. En portant à 12,476 le nombre des blessés ordinaires, c'est-à-dire par accidents ou causes diverses autres que les coups portés par l'ennemi, nous arrivons au chiffre rond et très approximatif de 100,000 fiévreux traités dans tous les hôpitaux de l'armée; c'est-à-dire la moitié de l'effectif total. Ce résultat est beaucoup moins effrayant qu'il ne le paraît au premier abord; car comme on vient de le voir plus haut la mortalité ne fut pas considérable.

« Les chaleurs excessives de l'été, écrit le Dr Cazalas, les miasme paludéens, l'agglomération des troupes, l'encombrement des hôpitaux et des ambulances, la putréfaction de cadavres et animaux de toutes sortes, telles étaient les conditions pathogéniques contre lesquelles l'armée d'Italie avait particulièrement à lutter. Il n'était pas possible de la soustraire à l'influence de la chaleur, puisque les opérations militaires commençaient à la fin du mois de mai, ni à l'action des miasmes palustres attendu que le théâtre de la guerre devait nécessairement se trouver dans des contrées très marécageuses.

« Mais par suite d'une activité et d'une vigilance qui n'ont pu échapper à personne et heureusement secondée par le commandement, l'administration et les médecins sous ses ordres, le médecin en chef de l'armée, malgré toutes les difficultés de la situation, a pu résoudre le grand problème qui consiste à prévenir, ou à faire promptement disparaître là où il n'avait pas été possible de les éviter, l'agglomération, l'encombrement et toutes les autres conditions d'infection miasmatique animale de nature à engendrer une grande épidémie typhique, de telle sorte que les maladies dont l'armée a été épidémiquement frappée excessivement nombreuses, mais réduites pour ainsi dire aux éléments

résultant des causes qu'il était impossible d'éviter, la chaleur et les exhalaisons paludéennes ont été d'une bénignité remarquable, bénignité à laquelle l'absence de privations et de fatigues prolongées a sans doute une large part, mais à laquelle a aussi puissamment contribué l'absence de typhisation générale et profonde qui a décimé si souvent les armées et qui a particulièrement exercé de si effroyables ravages en 1855 et en 1856 en Crimée et à Constantinople. »

Les soldats arrivant d'Afrique étaient principalement atteints d'affections bilieuses ou paludéennes dont ils avaient contracté le germe en Algérie. Les régiments qui venaient de France, au contraire, n'étant pas habitués à la vie de camps, étaient très sensibles aux brusques variations de température auxquelles le nouveau genre de vie qu'on leur faisait adopter les laissait exposés ; il en résulta un assez grand nombre de cas de phlegmasies, comme bronchites, pneumonies, etc.

Au bout de quelque temps, les troupes, quel que fut le lieu de leur provenance, se trouvèrent presque exclusivement sous l'influence du climat de la Lombardie. Entrecoupée d'innombrables canaux et aménagée pour la culture du riz, cette région est extrêmement humide, en sorte que les fièvres intermittentes sont endémiques.

Le cinquième corps de l'armée d'Italie, placé sous le commandement du prince Napoléon, fut formé en Toscane et partit de Livourne pour rejoindre le gros de l'armée près du Mincio ; l'empereur avait prévu une action générale sur les bords de cette rivière et il avait écrit au prince de venir le rejoindre afin de lui prêter main-forte. Le prince Napoléon, désireux de prendre une part active à la guerre et commandant des troupes d'autant plus ardentes à combattre que jusqu'alors elle avaient été un peu mises à l'écart pour servir de réserve en cas de besoin, décida que pour se conformer strictement aux ordres de S. M. les marches journalières seraient augmentées. Les troupes se mirent en route animées d'un courageux enthousiasme, mais le soleil brûlant de la Toscane leur fit d'autant plus fortement sentir son influence que ces hommes portaient tous le chargement considérable du soldat français en campagne. On sait que le 5e corps arriva trop tard pour coopérer à la victoire de Solferino ; mais, chose remarquable, ces quelques jours de marche forcée eurent pour effet d'élever les pertes de cette portion de l'armée, qui semblait avoir été épargnée, aussi haut que celles des divisions mêmes qui avaient pris part à tous les engagements et qui avaient passé de longues heures sous le feu meurtrier de l'ennemi.

Nous avons terminé maintenant ce qui est relatif aux condi-

tions sanitaires de notre armée pendant la campagne d'Italie ; il reste à examiner quelles ont été les conditions des blessés immédiatement après les grandes batailles ; c'est là le sujet d'un livre qui a attiré fortement et justement l'attention générale, le *Souvenir de Solferino*, par M. Henri Dunant. L'auteur s'est trouvé comme simple touriste à Solferino le lendemain de la bataille ; il a été ému du sort de tous ces blessés abandonnés sans secours pendant un laps de temps parfois fort long, à la place même où ils étaient tombés. Frappé de l'insuffisance des ressources de l'administration et du corps médical pour subvenir à tant de souffrances, il a proposé et poursuivi depuis lors avec une rare persévérance l'organisation de Sociétés de secours en faveur des militaires blessés en campagne.

Voici le tableau que trace M. J.-H. Dunant du champ de bataille de Solferino :

« Le soleil du 25 éclaira l'un des spectacles les plus affreux qui se puissent présenter à l'imagination ; le champ de bataille est partout couvert de cadavres d'hommes et de chevaux ; les routes, les fossés, les ravins, les buissons, les prés, sont parsemés de corps morts, et les abords de Solferino en sont littéralement criblés.

« Les malheureux blessés qu'on relève pendant toute la journée sont pâles, livides, anéantis ; les uns, et plus particulièrement ceux qui ont été profondément mutilés, ont un regard hébété et paraissent ne pas comprendre ce qu'on leur dit ; mais cette prostration apparente ne les empêche pas de sentir leurs souffrances ; les autres sont inquiets et agités par un ébranlement nerveux et un tremblement convulsif. Ceux-là avec des plaies béantes où l'inflammation a déjà commencé à se développer sont comme fous de douleur ; ils demandent qu'on les achève et ils se tordent, le visage contracté dans les dernières étreintes de l'agonie.

« Celui qui parcourt cet immense théâtre du combat de la veille y rencontre à chaque pas et au milieu d'une confusion sans pareille des désespoirs inexprimables et des misères de tous genres. Le service de l'intendance continue à faire relever les blessés qui, pansés ou non, sont transportés sur des litières ou des cacolets aux ambulances volantes d'où ils sont dirigés sur les villages et les bourgs les plus rapprochés. Eglises, couvents, maisons, tout est converti en ambulances provisoires. Volta et toutes les localités environnantes réunissent une quantité considérable de blessés, mais le plus grand nombre est amené à Castiglione, où les moins invalides sont parvenus à se traîner. Pendant la journée du samedi, le nombre des convois de blessés devient si considérable que l'administration, les habitants et le détachement des

troupes laissées à Castiglione sont absolument incapables de suffire à tant de misères.

« Alors commencent des scènes aussi lamentables que celles de la veille, quoique d'un genre tout différent : il y a de l'eau et des vivres, et pourtant les blessés meurent de faim et de soif ; il y a de la charpie en abondance, mais pas assez de mains pour l'appliquer sur les plaies; la plupart des médecins de l'armée ont dû partir pour Cavriana; les infirmiers font défaut et les bras manquent dans cet instant si critique....

« Pendant les huit premiers jours après la bataille, les blessés, dont les médecins disaient à demi-voix en passant près de leurs lits et en branlant la tête : *Il n'y a plus rien à faire*, ne recevaient plus guère de soins et mouraient délaissés et abandonnés. Cela n'était-il pas très naturel, vu le très petit nombre d'infirmiers en regard de la quantité énorme des blessés? N'était-il pas d'une logique aussi inévitable que désolante et cruelle de les laisser périr sans plus s'occuper d'eux, sans leur consacrer un temps précieux qu'il était nécessaire de réserver aux soldats susceptibles de guérison? »

Il y avait non-seulement insuffisance de chirurgiens dans les ambulances établies près du champ de bataille de Solferino, mais encore ceux qui s'y trouvaient n'étaient pas pourvus du matériel nécessaire au pansement des blessés, les fourgons du service étant restés en arrière ; enfin, presque tous les infirmiers avaient été retenus dans les hôpitaux de Gênes et d'Alexandrie, où ils avaient peu à faire au début de la campagne, tandis qu'ils manquaient presque complétement là où leur présence eût été particulièrement nécessaire.

On comprend qu'après avoir été témoin d'un tel spectacle, M. Dunant ait appelé l'attention publique sur l'insuffisance des secours accordés aux blessés et ait cherché le moyen de diminuer et d'adoucir les calamités de la guerre.

Mais avant de faire connaître le résultat de ses efforts et l'organisation des sociétés internationales de secours, traversons l'Océan, et transportons-nous en Amérique pour trouver un exemple de ce que peut la charité chrétienne et l'initiative de quelques hommes de bien.

III.

Pendant la grande guerre qui vient à peine de prendre fin, la Commission sanitaire des Etats-Unis a rendu d'immenses services aux armées du Nord, et a certainement atténué, dans une forte proportion, les calamités qu'entraînait cette lutte fratricide.

C'est pour faire connaître en France cette œuvre remarquable[1] que M. Evans a publié un livre fort intéressant où nous puiserons une grande partie des détails dans lesquels nous allons entrer.

Depuis plusieurs années, les Américains ne possédaient qu'une armée de 20,000 hommes environ; elle était plus que suffisante pour les besoins du pays, lorsque tout à coup la guerre éclata. Le lendemain même du bombardement du fort Sumter, le président Lincoln ordonna une levée de 75,000 hommes. La réponse à cet appel fut enthousiaste et instantanée; des milliers de volontaires accoururent de tous côtés; mais la discipline manquait totalement au milieu de ces soldats improvisés, et dont les officiers choisis au milieu d'eux n'avaient aucune expérience. L'administration aussi était impuissante et inhabile à suffire aux besoins d'une telle agglomération de troupes. Le bureau médical ne pouvait fournir des chirurgiens et des secours en quantité suffisante. Les difficultés paraissaient donc, au début, complétement insurmontables. Ce fut dans ce moment de crise que se forma l'Association centrale pour l'assistance médicale, sous la direction des docteurs Bellows, Bethune et Mott; ce dernier fut nommé président de l'Association et vint offrir les secours de cette nombreuse et active Société au bureau médical de l'armée régulière; mais son directeur général ne reçut pas ces propositions sans un certain effroi; comme tout chef d'administration, il redoutait une coopération qui lui enlèverait probablement une partie de son autorité; il refusa donc toute offre de services et s'efforça de décourager les promoteurs de l'Association. Néanmoins ceux-ci persistèrent dans leur entreprise et décidèrent de se constituer en Commission permanente avec un bureau régulier et des employés qui résideraient à Washington. A force de persévérance, ils parvinrent à triompher de tous les obstacles et obtinrent enfin l'approbation du président Lincoln, le 13 juin 1861.

Aux termes de l'autorisation, la Commission avait pour but d'étudier la condition sanitaire des volontaires et les moyens de rétablir et de maintenir leur santé. D'accord avec le nouveau directeur du service médical, le Dr Hammond, elle procéda à une enquête minutieuse qui eut pour conséquence des réformes importantes. Par la voie de la presse, la Commission fit connaître au public ses efforts et demanda des secours; le pays tout entier comprit l'opportunité de cette œuvre et voulut

[1] M. Elisée Reclus avait déjà précédemment écrit un article fort intéressant dans la *Revue des Deux-Mondes* sur les travaux de la Commission sanitaire.

contribuer à l'amélioration du sort des armées fédérales. C'est surtout la chaude et généreuse sympathie des femmes qui soutint et fit triompher les efforts de la Commission. En relation directe avec les quinze succursales de l'institution-mère, il ne se forma pas moins de trente-deux mille Sociétés d'assistance pour les soldats, dirigées et contrôlées par les femmes liguées dans l'intérêt de cette grande œuvre nationale.

Rien ne peut donner une idée plus saisissante de cet élan que le récit suivant emprunté à l'*Americain Quaterly Review* de janvier 1864 :

« L'Association de Chicago a récemment organisé une vente colossale à laquelle la population du Nord-Ouest était invitée à se rendre en masse en apportant des présents de toute espèce. Le 26 octobre 1863, jour de l'ouverture de la vente, on vit dans les rues de Chicago une procession composée, sur une longueur de cinq kilomètres, de charrettes de marchandises et de provisions et d'une multitude de gens. Les magasins étaient fermés, la ville était en fête. Pendant les deux semaines que dura cette manifestation patriotique, chaque jour c'étaient de nouveaux convois d'approvisionnements et de nouveaux renforts d'acheteurs. D'un rayon de plusieurs centaines de kilomètres, les gens de la campagne expédiaient par le chemin de fer les divers produits de leurs champs, de leurs moulins, de leurs enclos. Ceux qui n'avaient rien d'autre donnaient les volailles de leurs basses-cours; des fermiers amenaient des bestiaux; ils offraient même les titres de propriété de quelques arpents de terre.

« Les ouvriers et les artisans des villes ne le cédaient pas en patriotisme aux paysans; les fabricants envoyaient leur meilleur piano, leur meilleure charrue, leurs batteuses, leurs machines à coudre; tous les instruments agricoles, tous les produits remarquables de l'art mécanique figuraient à la vente. Plus de 800,000 francs furent réalisés par cette vente. »

Celle de Cincinnati produisit davantage encore : elle fournit 1,400,000 francs; celle de Brooklyn, 2,100,000 francs; celle de Philadelphie, 6 millions; enfin celle de New-York, 7 millions. La Commission sanitaire reçut, soit par le moyen de ces ventes, soit autrement, plus de soixante millions de francs, et avec ces ressources, elle fit tant de bien, sauva la vie à un si grand nombre de soldats, que la générosité américaine a été non-seulement une grande œuvre d'humanité, mais aussi une excellente affaire pour le pays; un grand nombre de militaires, grâce à ces secours, ont pu continuer à servir la patrie les armes à la main, ou contribuer à la prospérité publique en rentrant dans la vie civile et en reprenant leurs travaux. Les recettes de la

Commission purent être presque en totalité appliquées directement au soulagement des soldats; car les dépenses d'administration, telles que traitements des employés, frais de loyers, de transport, de correspondance, etc., ne coûtèrent que 3 p. 100, en sorte que 97 p. 100 de l'argent purent être employés en achats de vivres et de vêtements pour les troupes ou en secours de diverse nature.

Dès l'origine, on résolut de rechercher toutes les causes de maladies dans l'armée, de les prévenir lorsque cela était possible, d'introduire des améliorations dans le service des hôpitaux et de venir en aide aux soldats convalescents ou invalides. Chacune de ces questions fut l'objet d'une enquête et reçut des ressources spéciales.

La Commission appela l'attention du gouvernement sur le choix des engagés volontaires et des conscrits; les Comités de recrutement admettaient trop facilement des hommes qui n'avaient pas les forces physiques nécessaires pour supporter les fatigues de la guerre. Des instructions détaillées furent envoyées par les bureaux de la guerre aux conseils de révision, afin de leur signaler les qualités physiques requises pour faire de bons soldats; ces nouvelles directions produisirent leur effet et le niveau moral et physique des nouvelles levées fut notablement supérieur à celui des premières. Une enquête fut ouverte sur l'hygiène des armées américaines en campagne; on constata une fois de plus, comme Miss Nightingale l'avait fait observer pour l'armée anglaise en Crimée, que les règlements ne s'inquiétaient en aucune façon de la *santé* du soldat, mais seulement de sa *maladie;* tandis que le point capital est de prévenir les maladies par une hygiène convenable.

L'un des plus importants services rendus par la Commission fut l'envoi de provisions fraîches lorsque l'armée en était dépourvue. Par la voie des journaux, la Commission attira l'attention du pays et de l'administration sur le danger imminent du scorbut, qui, plus d'une fois, avait menacé de démoraliser les grandes armées de l'Ouest. En réponse à ces appels, les campagnards envoyèrent d'énormes masses d'oignons, de fruits secs et de pommes de terre. Ces expéditions de légumes, en maintenant la santé des troupes, exercèrent souvent une influence prépondérante sur le résultat des campagnes. C'est ainsi que pendant les trois derniers mois de 1863, la Commission expédia de New-York et de Philadelphie, dans des wagons réfrigérants construits à cet effet, plus de 1,000 tonnes de provisions fraîches, coûtant 700,000 francs. Le scorbut, qui avait occasionné tant de désastres en Crimée, fut ainsi évité en Amérique.

Des vêtements étaient aussi donnés aux soldats, lorsque, par suite de l'abaissement de la température ou d'autres causes, l'équipement fourni par le gouvernement ne leur suffisait pas.

Enfin des secours étaient distribués aux blessés sur les champs de bataille ; mais, afin de ne porter aucune atteinte à l'autorité militaire, les délégués de la Commission sanitaire attendaient l'autorisation des chirurgiens de l'armée pour offrir les services de leurs infirmiers et l'usage de leurs pharmacies, de leurs dépôts d'approvisionnements, de leurs ambulances. Ils s'abstenaient de toute intervention tant que les hôpitaux étaient pourvus des objets nécessaires au pansement des blessés et au traitement des malades ; mais dès que le service médical de l'armée venait à souffrir à la suite de quelque désastre ou d'un malentendu, ils apparaissaient aussitôt.

A travers les vastes étendues de territoire occupé par les armées, il y avait absence presque complète de moyens de communication, sauf par eau ou par chemin de fer; aussi les membres de la Commission firent-ils l'acquisition de seize transports à vapeur et de deux hôpitaux flottants ; chacun de ces navires fut pourvu de tout ce qui pouvait être utile aux malades et aux blessés, les agents sanitaires purent ainsi remonter les rivières et pénétrer dans l'intérieur des pays ennemis et jusqu'aux campements les plus reculés de l'armée fédérale. On construisit aussi des wagons spéciaux pour le transport des blessés sur les chemins de fer ; chacune de ces voitures-ambulances renfermait des lits-brancards pouvant être détachés à volonté sans déranger les malades ; ces lits étaient suspendus au moyen de fortes bandes en caoutchouc amortissant les contre-coups. Les agents avaient sous la main des approvisionnements de vêtements, tablettes alimentaires, thé, café et produits pharmaceutiques ; ils disposaient d'un fourneau très ingénieux pour la cuisine. Un médecin accompagnait chaque convoi de malades. « Depuis que je m'occupe des trains hospitaliers, écrivait le Dr Barnum, j'ai fait transporter 20,412 patients, et j'en ai perdu un seul pendant le trajet. » A la date du 13 août 1864, il y avait sur le théâtre de la guerre 214 hôpitaux renfermant 133,800 lits, dont 97,751 étaient occupés. Au lieu de transformer d'anciens bâtiments en hôpitaux, le gouvernement, sur l'avis de la Commission, fit construire des casernes-infirmeries en bois de charpente, assez vastes pour contenir chacune de 30 à 60 lits; le système de chauffage et de ventilation fut l'objet d'une attention scrupuleuse. L'idée première qu'on a réalisée dans ces hôpitaux, a été de bâtir pour chaque service un pavillon séparé n'ayant qu'un seul étage ; à une certaine distance des pavillons s'élèvent les

édifices nécessaires à la direction et aux dépendances. Un intervalle de 10 mètres au moins existe entre chaque rangée de constructions; les dimensions de chaque salle d'hôpital sont assez considérables pour assurer à chaque malade plus de 27 mètres cubes d'air. En outre, un faux toit, placé à 1 m. 20 au-dessus de l'arête supérieure, active la ventilation de l'édifice pendant la belle saison. En hiver, les interstices du toit sont fermés et l'on obtient de l'air au moyen d'une cheminée d'appel. L'un des plus grands hôpitaux, celui de Philadelphie a été construit de manière à pouvoir contenir 3,320 malades; il couvre une surface de 50,000 mètres carrés.

Il serait trop long de parler ici de tous les efforts tentés par la Commission sanitaire pour atteindre son but : le soulagement des soldats. C'est ainsi qu'elle a créé une *agence hospitalière*, destinée à fournir des renseignements précis sur chaque malade traité dans les hôpitaux militaires; des *asiles « lodges »* pour les soldats en voyage, soit pour rejoindre leur régiment, soit pour retourner dans leurs foyers; des *bureaux de secours « special relief offices »* pour procurer aux militaires de l'argent, lorsque leur solde ne leur a pas encore été payée des conseils lorsqu'ils croient avoir des réclamations à faire vis-à-vis de l'administration, des pensions alimentaires aux infirmes et aux convalescents.

Elle a aussi publié un bon nombre de monographies médicales qui ont été distribuées aux chirurgiens de l'armée; un Manuel d'instruction hygiénique pour les officiers supérieurs, afin d'appeler leur attention sur le choix de l'emplacement, le drainage et la ventilation des camps, la distribution des vivres et des vêtements. Enfin, depuis deux ans, paraissent régulièrement deux journaux destinés à faire connaître les travaux de la Commission et la situation sanitaire de l'armée; l'un de ces journaux, le *Sanitary reporter*, est imprimé à Louisville; le second, *the Sanitary Commission Bulletin*, à Philadelphie. Le numéro du 1er mai 1865 de ce dernier était encadré de noir, en signe de deuil pour la mort de Lincoln, et, comme tous les journaux américains, il rendait hommage aux vertus du noble martyr de la cause de l'abolition de l'esclavage. « L'un des derniers actes du président, y lisons-nous, a été une visite aux hôpitaux de City-Point. Les convalescents étaient rangés en longues files dans les salles; Lincoln passa de l'un à l'autre, donnant à chacun une poignée de main et quelques paroles de chaude sympathie; puis, n'oubliant pas ceux qui, retenus dans leurs lits, n'avaient pas pu se grouper à son arrivée, il vint dans les dortoirs et s'arrêta à chaque lit, afin que chaque malade pût lui toucher

la main, et il ne s'arrêta que lorsque les cinq mille hommes présents eurent tous reçu son amicale salutation. Imaginez-vous après cela la consternation de ces braves gens en apprenant quelques jours après la terrible nouvelle. »

Lincoln avait vivement apprécié les services rendus par la Commission. « Cette association, disait-il au commencement de la guerre, fait une œuvre de charité des plus utiles pour la nation. Elle mérite sa gratitude et sa confiance, et j'espère qu'elle sera généreusement soutenue. C'est par son intermédiaire que les dons volontaires seront le mieux appliqués au soulagement de nos soldats. »

A côté de la Commission sanitaire existaient d'autres Sociétés qui, chacune dans sa sphère, rendirent de grands services; la *Commission chrétienne*, par exemple, qui prit à tâche la moralisation des troupes en envoyant des aumôniers dans les armées et dans les hôpitaux, en répandant des livres et des brochures dans les camps, en ouvrant des cabinets de lecture gratuits dans toutes les villes de garnison, en abonnant les soldats aux journaux politiques et religieux. La Commission chrétienne travaillait à l'amélioration morale des troupes, tandis que la Commission sanitaire s'appliquait à répandre des secours matériels; ces deux Sociétés se soutenaient mutuellement, concourant, chacune en son genre, à maintenir l'armée en bon état; ceci me rappelle les efforts du commandant en chef de l'armée française en Crimée pour réprimer l'ivrognerie parmi ses soldats; les excès de ceux-ci ayant une influence manifeste sur la progression du choléra et faisant de nombreuses victimes.

Il serait fort intéressant de posséder une statistique exacte sur le nombre des blessés et des morts pendant toute la durée de la guerre d'Amérique; cette statistique n'existe que pour les deux premières années; elle donnerait, d'après MM. Woodward et Elliot, une mortalité de 720 sur 10,000 hommes; dans ce nombre, les maladies ont fait 520 victimes et les blessures 200. Cette mortalité est bien moins considérable que celle des armées européennes en temps de guerre. La guerre de Crimée, par exemple, coûta aux Anglais 2,320 hommes sur 10,000, dont 300 blessés et 2,020 malades, sans parler des hommes tués sur le champ de bataille.

Ce résultat, en faveur de l'Amérique, est dû principalement à l'absence de toute épidémie grave; et c'est à l'hygiène surtout qu'il faut l'attribuer. Les sudistes comptaient sur la fièvre jaune pour chasser les fédéraux de la Nouvelle-Orléans; mais les précautions furent si bien prises que le fléau fut évité; on sait, comme M. Melier l'a si clairement établi dans son rapport à l'A-

cadémie de médecine sur l'épidémie de fièvre jaune à Saint-Nazaire, que la maladie se propage principalement par les effets et marchandises provenant d'un foyer de contagion et qu'avec des précautions sanitaires, on peut mettre obstacle à son invasion. Quant au scorbut, on a vu que les distributions de provisions fraîches empêchèrent son développement au moment où il menaçait l'armée.

Enfin, si par la bonne ventilation des hôpitaux et l'évacuation des malades loin du théâtre de le guerre, on ne put pas éviter l'apparition du typhus et de la pourriture d'hôpital, les victimes du moins furent peu nombreuses, et partout on empêcha l'épidémie de se propager et de prendre une extension alarmante. Ces résultats, rapprochés de ceux que les Anglais ont obtenu en Crimée, établissent de la façon la plus péremptoire l'utilité des Sociétés de secours pour les armées en campagne.

Rappelons ici que l'armée anglaise, fort mal organisée à son arrivée en Orient, subit des pertes énormes; la supériorité de l'administration française était évidente, et nos alliés étaient dans de si mauvaises conditions que nous dûmes souvent leur venir en aide. Mais les dures expériences d'une première année de guerre furent mises à profit; l'opinion publique s'émut; des subsides furent envoyés, et Miss Nightingale put écrire quelques mois après son arrivée : « Durant les premiers six mois de la guerre, nous avons eu une mortalité de 60 p. 100 parmi les troupes, par suite des maladies seulement (c'est-à-dire sans compter les accidents de guerre), proportion qui dépasse celle de la grande épidémie de la peste à Londres et plus forte que la mortalité dans les cas de choléra. Durant les derniers six mois de la guerre, la mortalité parmi les malades de l'armée anglaise était moins forte que parmi les soldats de la garde en Angleterre. » La mortalité chez nos alliés n'était plus que de 11,5 sur 1,000.

A la fin de la campagne, comme l'a constaté M. Baudens, le service médical anglais ne laissait plus rien à désirer; le typhus avait complétement disparu depuis 1855 des hôpitaux anglais, tandis qu'il faisait encore de nombreuses victimes dans les hôpitaux français.

Comment, après tous ces faits, nier l'influence prépondérante de l'hygiène sur la mortalité des armées en campagne et l'utilité des associations nationales destinées à venir en aide aux soldats lorsque les événements de la guerre montrent l'insuffisance des ressources gouvernementales.

IV.

Ce que les Anglais ont fait pour leur armée en Crimée, ce que les Américains ont réalisé dans leur propre pays, toutes les nations devraient l'exécuter quand elles sont aux prises avec les calamités de la guerre. Mais on peut distinguer deux manières de venir en aide aux armées : premièrement, par des envois de vivres et de vêtements destinés à maintenir le soldat en santé en augmentant son bien-être et en prévenant les maladies ; secondement, par des secours aux blessés sur les champs de bataille et aux malades dans les hôpitaux. La première de ces œuvres ne peut être demandée que du peuple dont les troupes sont engagées ; la seconde est un devoir d'humanité qui ne comporte pas de distinction de nationalité. C'est à ce dernier point de vue que M. H. Dunant a écrit son *Souvenir de Solferino;* il a été témoin des tortures de ces milliers d'hommes, attendant pendant des heures, des jours entiers, sur le champ de bataille, le pansement de leurs blessures; et il a cherché, avec l'aide d'un Comité fondé à Genève, à provoquer la création de Sociétés permanentes et universelles de secours aux militaires blessés. Cet appel du cœur a été entendu; il nous reste à exposer le résultat de cette généreuse initiative sans parler ici de toutes les démarches faites pour arriver au but. Une conférence internationale, convoquée à Genève en octobre 1863, adopta les résolutions suivantes :

La Conférence internationale, désireuse de venir en aide aux blessés dans le cas où le service de santé militaire serait insuffisant, adopte les résolutions suivantes :

Article premier. Il existe dans chaque pays un Comité dont le mandat consiste à concourir, en temps de guerre, s'il y a lieu, par tous les moyens en son pouvoir, au service de santé des armées.

Ce Comité s'organise lui-même de la manière qui lui paraît la plus utile et la plus convenable.

Art. 2. Des Sections, en nombre illimité, peuvent se former pour seconder ce Comité, auquel appartient la direction générale.

Art. 3. Chaque Comité doit se mettre en rapport avec le gouvernement de son pays, pour que ses offres de service soient agréées, le cas échéant.

Art. 4. En temps de paix, les Comités et les Sections s'occupent des moyens de se rendre véritablement utiles en temps de guerre, spécialement en préparant des secours matériels de tout genre, et en cherchant à former et à instruire les infirmiers volontaires.

Art. 5. En temps de guerre, les Comités des nations belligérantes fournissent, dans la mesure de leurs ressources, des secours à leurs armées

respectives; en particulier, ils organisent et mettent en activité les infirmiers volontaires et ils font disposer, d'accord avec l'autorité militaire, des locaux pour soigner les blessés.

Ils peuvent solliciter le concours des Comités appartenant aux nations neutres.

Art. 6. Sur l'appel ou avec l'agrément de l'autorité militaire, les Comités envoient des infirmiers volontaires sur le champ de bataille. Ils les mettent alors sous la direction des chefs militaires.

Art. 7. Les infirmiers volontaires employés à la suite des armées doivent être pourvus, par leurs Comités respectifs, de tout ce qui est nécessaire à leur entretien.

Art. 8. Ils portent dans tous les pays, comme signe distinctif uniforme, un brassard blanc avec une croix rouge.

Art. 9. Les Comités et les Sections des divers pays peuvent se réunir en Congrès internationaux pour se communiquer leurs expériences et se concerter sur les mesures à prendre dans l'intérêt de l'œuvre.

Art. 10. L'échange des communications entre les Comités des diverses nations se fait provisoirement par l'entremise du Comité de Genève.

Indépendamment des résolutions ci-dessus, la Conférence émet les vœux suivants :

A. Que les gouvernements accordent leur haute protection aux Comités de secours qui se formeront, et facilitent autant que possible l'accomplissement de leur mandat.

B. Que la neutralisation soit proclamée, en temps de guerre, par les nations belligérantes pour les ambulances et les hôpitaux, et qu'elle soit également admise, de la manière la plus complète, pour le personnel sanitaire officiel, pour les infirmiers volontaires, pour les habitants du pays qui iront secourir les blessés et pour les blessés eux-mêmes.

C. Qu'un signe distinctif identique soit admis pour les corps sanitaires de toutes les armées, ou tout au moins pour les personnes d'une même armée attachées à ce service.

Qu'un drapeau identique soit aussi adopté, dans tous les pays, pour les ambulances et les hôpitaux.

L'année suivante, un Congrès fut ouvert le 8 août à l'hôtel de ville de Genève, sous la présidence du général Dufour. Les représentants de seize puissances étaient présents, savoir : Bade, Belgique, Danemark, Espagne, Etats-Unis, France, Grande-Bretagne, Hesse, Italie, Hollande, Portugal, Prusse, Saxe, Suède et Norwége, Suisse, Wurtemberg, et la convention suivante fut adoptée et signée par les plénipotentiaires:

Article premier. Les ambulances et les hôpitaux militaires seront reconnus neutres, et, comme tels, protégés et respectés par les belligérants, aussi longtemps qu'il s'y trouvera des malades ou des blessés.

La neutralité cesserait si ces ambulances ou ces hôpitaux étaient gardés par une force militaire.

Art. 2. Le personnel des hôpitaux et des ambulances, comprenant l'intendance, les services de santé, d'administration, de transport des

blessés, ainsi que les aumôniers, participera au bénéfice de la neutralité lorsqu'il fonctionnera, et tant qu'il restera des blessés à relever ou à secourir.

Art. 3. Les personnes désignées dans l'article précédent pourront, même après l'occupation par l'ennemi, continuer à remplir leurs fonctions dans l'hôpital ou l'ambulance qu'elles desservent, ou se retirer pour rejoindre le corps auquel elles appartiennent.

Dans ces circonstances, lorsque ces personnes cesseront leurs fonctions, elles seront remises aux avant-postes ennemis par les soins de l'armée occupante.

Art. 4. Le matériel des hôpitaux militaires demeurant soumis aux lois de la guerre, les personnes attachées à ces hôpitaux ne pourront, en se retirant, emporter que les objets qui sont leur propriété particulière.

Dans les mêmes circonstances, au contraire, l'ambulance conservera son matériel.

Art. 5. Les habitants du pays qui porteront secours aux blessés seront respectés et demeureront libres.

Les généraux des puissances belligérantes auront pour mission de prévenir les habitants de l'appel fait à leur humanité, et de la neutralité qui en sera la conséquence.

Tout blessé recueilli et soigné dans une maison y servira de sauvegarde. L'habitant qui aura recueilli chez lui des blessés sera dispensé du logement des troupes, ainsi que d'une partie des contributions de guerre qui seraient imposées.

Art. 6. Les militaires blessés ou malades seront recueillis et soignés, à quelque nation qu'ils appartiendront.

Les commandants en chef auront la faculté de remettre immédiatement aux avant-postes ennemis les militaires ennemis blessés pendant le combat, lorsque les circonstances le permettront et du consentement des deux partis.

Seront renvoyés dans leur pays ceux qui, après guérison, seront reconnus incapables de servir.

Les autres pourront être également renvoyés, à la condition de ne pas reprendre les armes pendant la durée de la guerre.

Les évacuations, avec le personnel qui les dirige, seront couvertes par une neutralité absolue.

Art. 7. Un drapeau distinctif et uniforme sera adopté pour les hôpitaux, les ambulances et les évacuations. Il devra être, en toute circonstance, accompagné du drapeau nationai.

Un brassard sera également admis pour le personnel neutralisé; mais la délivrance en sera laissée à l'autorité militaire.

Le drapeau et le brassard porteront croix rouge sur fond blanc.

Art. 8. Les détails d'exécution de la présente convention seront réglés par les commandants en chef des armées belligérantes, d'après les instructions de leurs gouvernements respectifs, et conformément aux principes énoncés dans cette convention.

Art. 9. Les Hautes Puissances contractantes sont convenues de communiquer la présente convention aux gouvernements qui n'ont pu envoyer des plénipotentiaires à la Conférence de Genève, en les invitant à y accéder; le protocole est à cet effet laissé ouvert.

La Grèce, la Turquie et d'autres puissances ont adhéré, depuis lors, à ce traité humanitaire international.

Cette convention, inspirée par le désir d'adoucir les maux inséparables de la guerre et de supprimer les rigueurs inutiles, peut certainement atteindre son but; elle protége les blessés et proclame la neutralité du personnel des hôpitaux et ambulances. Les grandes puissances européennes, en 1860, ont aboli, dans les guerres maritimes, le droit de course; elles ont ainsi protégé de la manière la plus efficace les intérêts commerciaux des peuples et la liberté de ceux qui parcourent les mers; la convention de 1864 est un nouveau progrès de la civilisation dans le même ordre d'idées; elle diminue les horreurs de la guerre.

L'œuvre du Comité de Genève n'a cependant pas été acceptée sans restriction; elle a soulevé certaines critiques. La création d'un corps d'infirmiers volontaires a surtout rencontré une vive opposition. Il est impossible, dit-on, que ce corps auxiliaire ne gêne pas la marche des armées en mouvement; il ne pourra trouver à se nourrir dans un pays déjà épuisé et retombera ainsi à la charge de ceux mêmes qu'il veut secourir. De plus, la neutralité d'un champ de bataille ne peut exister pendant l'action; quel que soit le dévouement des infirmiers, ils ne pourront pas ramasser les blessés pendant le combat, et leur nombre sera toujours insuffisant pour porter secours à tous les blessés dans les premières heures qui suivent une bataille importante. Ces critiques nous semblent fondées jusqu'à un certain point; il faut prendre exemple de la Commission sanitaire des Etats-Unis; les Sociétés de secours devront avoir, à la suite des armées, un personnel restreint, mais posséder des ressources matérielles abondantes, afin de pouvoir donner généreusement aux militaires les provisions et les vêtements nécessaires au maintien de la santé. Quant aux infirmiers volontaires, c'est dans les hôpitaux qu'ils seront principalement utiles, tout en acceptant la discipline et en se soumettant à l'autorité militaire. Voici comment le Dr Landa, chirurgien-major de l'armée espagnole, délégué au Congrès de Genève, a compris la situation : « Je crois, dit-il, que les Sociétés dont il s'agit peuvent exister comme Sociétés libres, mais seulement pour accroître les ressources du gouvernement, pour être comme un trait d'union entre le service officiel et l'enthousiasme public, et pour transmettre au premier, dans un moment difficile, toute cette force que le second peut lui donner. »

Il ne faut pas cependant aller trop loin, et il serait fâcheux de voir disparaître complétement l'action des Sociétés de secours devant celle du gouvernement; leur rôle est d'indiquer les besoins des armées en campagne, de recueillir les dons, de les

distribuer *elles-mêmes* et de faire connaître, par la voie de la presse, le résultat de ces efforts, afin d'encourager les donateurs et de porter partout la lumière avec les secours d'une active et ingénieuse charité, charité qui doit conserver une salutaire liberté d'action, comme cela s'est fait en Amérique.

Paris. Typ. de Ch. Meyrueis, rue des Grès, 11. — 1865.